L'ABEILLE DE LA N. ORLEANS.

BUREAUX, No 75, RUE DU CROISSANT.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE MATIN 2 MAI

FEUILLETON.

LES

ASSASSINS DU LIBAN,

ROMAN HISTORIQUE,

PAR MADAME ANCELOT.

PREMIERE PARTIE.

LES VOLEURS DE FEMMES.

V.

KLÉBER ET OMAR.

(Suite.)

Le général avait formé les rênes, et une pâleur mortelle s'était étendue sur son visage et brusquement descendu.

Omar avait accouru, en courant à sa recherche d'un des médecins de l'expédition, qui dès, après avoir examiné le blessé :

— Encore une autre coïncidence, et c'est un fait du général !

— C'est un fluide ! s'écria Omar, en se frappant la poitrine avec désespoir.

Mais bientôt la, suppression soudaine du Turc reprit le dessus, et il grommela :

— C'était écrit !

Néanmoins, il en prouvait de ne plus provoquer une pareille crise, et d'être réservé jusqu'à ce que la guérison fût plus avancée.

Jusqu'au lendemain, Kléber fut dans un état d'abattement et de torpeur qui donna à son ami les plus vives inquiétudes. Mais ce temps-là écoulé, sa forte et solide nature l'emporta sur la faiblesse. Il étouffa la main d'Omar et la serra :

— Merci, ami, dit-il. Tu ne bien fait de me dire la vérité..... Ah ! le coup a été rude. Mais c'est fait, et je sens que le désir de sauver ma tête hâtera ma guérison..... Tu vois que je suis mieux déjà..... Comte, viens tout.

Le capitaine, dont guides il a son général le vit de ce qu'il avait appris au Kaire, mais en le conjurant de ne pas s'emporter.

— Mais tranquille, répondit Kléber. Pour préparer mon inquiétude, le feral le mort..... Mais gare au réveil !..... Ah ! vous jouez avec d'abord la fille de Kléber, monsieur les Mamelouks !....

— Encore !

— Mais, non, je me calme..... Et le dis que le Bonhomme Rivolet, avec le Cophte, a promis de surveiller la maison, de garder Saïra ?.....

— Oui, je compte sur eux.

— Si ne y retournais toi-même ?

— Mais, je ne le quitte pas avant que le ne soie hors de danger.

— Mais je le crois déjà.

Omar secoua la tête.

— Allons, soit. Je ne me prononcai que plus de ma guérir.

Quel que fût le tempérament de notre héros, il était impossible, toutefois, qu'il pût monter à cheval, si même sortir encore de son logis, lorsque Bonaparte, avec son état-major, quitta Alexandrie pour rejoindre l'armée du Dimanche, ce qui eut lieu le 19 messidor (9 juillet).

Ce ne fut que douze jours après, le 21 juillet, que, quoique faible encore et malgré les représentations d'Omar, Kléber monta à cheval.

Il avait appris l'heure où venait de quitter de Cherbrain entre la flotille française et celle des beys, d'une part, entre une partie de l'armée et 6,000 Mamelouks de l'autre. Au général en chef il avait fait demander la permission de s'absenter huit jours d'Alexandrie, en laissant le commandement de la ville au général Manscourt. Bonaparte l'avait accordée en souriant.

— Décidément Kléber tient à son déjeuner des Pyramides, avait-il dit. Nous allons le voir arriver incognito.

Pâle encore des suites de sa blessure, mais puisant de l'énergie dans le sentiment noble et qui dominait son âme et la possession de Saïra, Kléber se mit en selle, suivi d'une escorte de guides et accompagné de son fidèle Omar, costumé en Mamelouk ainsi que les deux autres triolors au tarbouch. Kléber était couvert d'un manteau gris.

Le chemin par Rosette était sûr ; des détachements français occupaient déjà cette ville et plusieurs points importants.

Néanmoins, avant même d'arriver à Rosette, Kléber et sa suite couraient le danger d'être pris ou massacrés par un parti de Bédouins. Le hasard voulut qu'ils ne fussent point aperçus de ces rôdeurs, dont ils n'étaient séparés pourtant que par une légère élévation de terrain.

Le danger passé, Kléber plaisanta sur le péril qu'il venait de courir, en disant :

— Il n'est point écrit là-haut que je doive être pris par les Bédouins. Qu'en dis-tu, Omar ? Me voilà de ton avis ou non.

— Dieu le veut ! répondit le fataliste Turc.

— Tiens ! mais j'y pense : un régiment de Mamelouks français comme toi, cela ferait bien Qu'en dis-tu ?

— Je le crois aussi.

— C'est une idée, cela. J'en parlerai à Bonaparte.

Quand les soldats de la division de Kléber, qui formaient la garnison de Rosette, virent leur général faire son entrée dans la ville, ce furent des cris de joie et de bonheur. Il eut beau invoquer son incognito, personne n'en tint compte.

Kléber était chéri des siens, surtout de ceux qui avaient fait avec lui les campagnes du Rhin.

Son esprit de justice, son courage, son patriotisme pur et désintéressé, sa mâle bonté, en faisait héroïque lui avaient acquis un ascendant facile à comprendre par ces soldats de la révolution, qui, dans leur ferveur, aimaient à retrouver les rudes qualités qu'eux-mêmes possédaient.

Pourtant Kléber n'était pas sans avoir ses défauts. Mais, en cela, il avait plus d'un trait de ressemblance avec les héros d'Homère : incondite et non moins bienaimé partout à adorer ; toutefois, il ne se laissait jamais aller aux exigences de son tempérament ardent qu'après des graves intérêts qui lui étaient confiés. Il était avide de plaisir assoiffé qu'une fièvre lui permettait de s'y livrer, jamais on ne pu lui reprocher une exaction, une injuriété.

Quiqu'ont son éducation, toute militaire, fit imparfaite sous d'autres rapports, son esprit rapide et prompt, porté aux grandes conceptions, y suppléait et répondait aux proportions de sa stature athlétique, dont son caractère avait atteint toute la vigueur.

Il ne reconnaissait que deux supériorités, celle de l'amitié et celle de génie : aussi n'était-il facile qu'avec ceux qu'il aimait, et se faisait connaître qu'à Bonaparte, en ce qui concernait les opérations militaires.

Ou le connaissait ou on le recherchait dans l'armée pour ses saillies heureuses, et il avait si « étonnante facilité pour les jeux les plus subtiles de l'esprit. Il fait dire cependant que son langage, toujours original, était souvent aussi d'une grossièreté qui lui venait de la vie des camps.

Le génie de Kléber, à dit de lui Bonaparte, jaillit sit chaque fois qu'il était réveillé par l'importance de l'occasion, et il se rendormait aussitôt après au sein de la molesse et de l'oisiveté. C'était le talent de la nature, comme celui de Dessaix, qui était de tous les instants, venait de l'inaction et de travail.

Kléber avait quarante quatre ans. Il était né à Strasbourg en 1754. Son père était maçon. Il entra de campagne Hoïva. Il vint très jeune à Paris, dans l'intention d'y apprendre sous le célèbre Chalgrin l'art de l'architecture, auquel il se destinait.

De retour à Strasbourg, il prit un jour le défense de deux étrangers qu'il vit insulter dans un café. D'abord, quelques gentilhommes trouvèrent qui, par reconnaissance, l'emmenèrent à Vienne et le firent admettre à l'école des Cadets.

Les progrès rapides du jeune homme frappèrent le général autrichien de Kaunitz, fils de prince de Kaunitz, ministre de l'empereur Joseph II, qui le donna une sous lieutenancy dans son régiment. Il fut au service de l'Autriche de 1776 à 1783, époque à laquelle il donna sa démission, en ne sait pas trop alors pourquoi. Mais le fait est qu'il l'offrit après son dernier séjour à Belgrade, et nos lecteurs ont déjà compris que le tragique événement dont il a été témoin entre lui et Omar ne dut pas y donner étrangère.

De retour en Alsace, Kléber obtint la place d'inspecteur des bâtiments publics de la ville de Héfort.

En 1789, alors que les débuts de la Révolution s'annonçaient déjà tous les tôtes, le régiment Royal Louis s'étant armé contre le peuple et les officiers mutinés, Kléber accourt le chêne à la main pour le défendre. Sa taille noble et élevée impose aux soldats ; ils les opposent présente un dé aux deux colonels qui les commandent, et tout fut apaisé.

Il était engagé dans un bataillon de volontaires du Haut-Rhin, en 1792, il devint bientôt adjudant-major. A Mayence, il fit des prodiges de valeur et fut nommé adjudant-major. La Convention nationale l'envoya en Vendée avec le grade de général de brigade.

Ce fut à Torfi-n qu'il eut une de ses inspirations d'un caractère aptique, qui lui étaient propres.

Il fallait sauver d'une destruction complète l'armée républicaine vaincue par les Vendéens. Kléber s'arrête au pont étroit de Bonnemy, sur la Sèvre ; il appelle un de ses compatriotes qui commandait un bataillon de Saône-et-Loire :

— Schwardin ! lui dit il, il faut arrêter l'ennemi à ce ravin. Tu te feras tuer, mais tu mourras vaincu.

— Citoyen général, répond avec simplicité le grénadier guerrier, j'y mourrai.

Non-seulement cet parole et arrêta les Vendéens. Kléber, qui connaissait son ami d'abord, était capable lui même de l'accomplir.

A la bataille de Savenay, Kléber anéantit l'armée vendéenne, de soixante mille des hommes, les Vendéens survivants à peine dix sept à huit mes, qui parvinrent à s'échapper. Les Mamelouks s'étaient à Kléber une nouvelle ennemie.

A l'armée du Nord, depuis armée de Sambre et Meuse, Kléber passa le Sambre en présence des armées alliées et en couvrit de gloire à la bataille de Fleurus. Il battit encore l'ennemi à Marchiennes, prit Mons, Louvain, Malinkirch, et fit le blocage de Maynace.

Devant Pondemi, revenu en force supérieure, Kléber est obligé de lâcher en retraite. Toutes ses dispositions sont prises pour traverser à une lieue le pont de Neuwied, sur le Rhin. Il ordonne, en conséquence, à Marceau d'incendier tous les bateaux qui se trouvent sur le fleuve, et qui, à leur tour, incendieraient le pont, dont l'armée n'aura plus besoin.

Mais les chaloupes furent mal calculées. Le pont n'atteint plus quand l'armée française se présente.

Mécontent, mécontent, veut se brûler la cervelle. Kléber saisit un pistolet, et lui dit :

— Jeune homme, alez vous faire casser la tête en défendant ce passage avec votre artillerie.

Aussitôt il fait construire un nouveau pont, autre l'ennemi donne l'hatéricier des terres pour en faciliter l'exécution, le bat, et revient au pont, sur lequel il ne peut le plus qu'après avoir vu passer le dernier de ses soldats.

Bientôt après il repasse le Rhin, et les nombreux de Dusseldorf et d'Aleschtenbach, la défaite du prince de Wurtemberg, celle de l'archiduc Charles, où il fut avec vingt mille hommes seulement une armée de soixante mille Autrichiens, mettant le comble à la gloire militaire de Kléber.

Lédonnes maintenant notre héros sortir de Monetteje suivre la rive gauche du Nil, en se dirigeant vers le Kaire, dont l'armée de Bonaparte n'était qu'à approches et mêmes les grandes Pyramides.

VI.

LE DÉSERT ET LA BATAILLE DES PYRAMIDES.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, tandis que la division Kléber, sous les ordres de Desaix, se dirigeait vers la petite ville de Demanhour sur Rosette et les contrées environnantes de Mamelouks, le gros de l'armée, commandé par divisions Dumas, Bon, Reynier et Menou, traversait le désert pour se rendre en même endroit, désigné comme point de réunion.

Dumas formait l'avant garde.

On était parti d'Alexandrie dans la nuit. A la pointe du jour, on arriva dans l'embouchure de Rhamanieh, et trouva indiqué par les ordres qu'on y rencontre que les vantages de quelques habitations détruites depuis longtemps, et deux puits que les Arabes du désert avaient comblé avec des pierres, de ces pierres salées d'où l'on extrait le nitre.

Il faisait vider et curer ces puits, où l'on ne trouva qu'une quantité d'eau insuffisante pour ce les troupes.

Les cavaliers de 20e de dragons et de 4e de hussards durent faire encore une lieue et demie, vers un village à leur gauche, pour s'y procurer de l'eau. Après quoi la division se rendit dans le désert.

Le divisions Reynier, qui se trouvaient dans la nuit composée de la 2e demi-brigade légère, de la 18e et 32e de bataille.

Des prisonniers de notre division demi-brigade marchaient en détachement de flanc. Le canon leur [illegible] à Pour Pour.

A peine est-il levé le soir, depuis un autre, qu'on vit il vous tape sur la colquiche. Ah! Dessaint qui que le vendredi donc être en haste !

— Tiens, Pâquet d'Arte un caporal-le citoyen Lebrenne, un ancien volontaire tourangeau, Ah quand à l'état de grognard. Regarde ! voilà ce qui le ratatiche !

Ils tapent montrait à sa droite une troupe d'Arabes nomades, dont on voyait flotter les pantalons blancs au milieu de la poussière que faisait voler leurs chevaux. Ils ressemblaient, emportés comme le vent, exprimant surprendre quelque chose de délicieux dandinée sur les flancs de la division.

Le tambour battit le ralliement, et le capitaine commanda :

— Grenadiers, formez le carré !

On fut fait aussi rapidement que possible, et quand les Bédouins arrivèrent, ils trouvèrent les grenadiers en même composés et affermis front serrés de baïonnettes. Ils tournoient en haletant autour de cette phalange d'hommes, mais à distance.

Le second rang ayant commencé le feu, les Arabes partirent au galop, sans avoir perdu un seul des leurs, tant leurs évolutions avaient été rapides.

— Enfants ! dit le capitaine, reprenons la file, et en route ! Nous allons trouver de l'eau..... Voyez !

Effectivement, on aperçevait à une certaine distance un beau lac, une nappe d'eau fraîche et limpide, qui semblait se réfléchir les nuages, les moniticules de sable et les indégalités de terrains qui les entourient.

— De l'eau ! de l'eau ! s'écrièrent ils tout pleins de joie.

Haletants, trempés de sueur, les soldats redoublèrent le pas pour atteindre plus vite cette eau bienfaisante.

— Du diable si j'y comprends quelque chose, dit nouvelle Dumanet. Nous marchons, nous courons et nous n'approchons pas.

— C'est vrai, répliqua Pâquet. Il est toujours à la même distance, le lac.

— On dirait qu'il fait devant nous.

Bédé ! il n'y avait pas de lac. C'était l'effet décevant de mirage, phénomène assez ordinaire dans les plaines sablonneuses et alcalines du sol brûlant de l'Afrique.

(A continuer).

Chemins de fer.

Nouvelle Route de Chemin de Fer.
Pour Charleston, Savannah, Augusta, Macon, Atlanta, Augusta, Charleston, Wilmington, et d'autres points de l'Est-Tennessee, de la Géorgie et des Carolines, par la voie de Selma.

LE grand chemin de fer de la Mobile et du Ohio, qui forme la ligne directe entre Mobile, Jackson, Meridian et Selma, et le chemin de fer de Selma, Rome et Dalton, forment une ligne directe et continue entre Mobile et Dalton, Ga.

Les voyageurs trouveront les meilleurs soins, et seront rafraîchissements, ainsi que les mets les plus fins.

De belles chambres pour repas et couchages sont attachées.

M. MILLER,
Ler-Fait Hôtel.

MAISON FONDÉE EN 1842.
CHOCOLAT! CHOCOLAT!
P. GISCLON,
119 ..... rue Royale 119
Cafés torréfiés et moulus, de toutes qualités, Gelées de toutes saisons. Chaudée de toutes façons.
Il est pour cacaoté leur consommer la qualité des produits de la maison P. GISCLON, 119, rue Royale. Vingt années d'un travail probe et honnête ont acquis à ce produit la recommandation et la renommée dont il jouit. Les amateurs trouveront toujours chez lui, du cacao de l'une parfait irréprochable et d'une saveur vraiment exquise.
Venez ! et comparez !
P. GISCLON,
119, rue Royale.

HABILLEMENTS D'ENFANTS
ET
ARTICLES DE TOILETTE
POUR HOMMES.
S. T. WALSH,
110 rue du Canal,
NOUVELLE-ORLEANS.

Avis de société.
LES associés sont formés, aujourd'hui, une société sous le nom de
MERLIER & THAYER,
pour les affaires d'usage et de commission, au No 104 de la rue GRAVIER.
EUGÈNE G. MERLIER,
CLARENCE C. THAYER.
Nlle-Orléans, 1er avril 1859.
MADAME WARLT,
FEMME-MÉDECIN,
..... rue Canal.....
Guérit les maladies secrètes, telles que les Blennorrhagies, la Syphilis, du Sang, etc. Elle emploie exclusivement les Remèdes du Docteur Mercier.
BOIS DE CONSTRUCTION
GEORGE MERZ,
BOULIN A RABOTER ET CHANTIER DE BOIS DE CONSTRUCTION.
Ce vaste chantier est situé à l'angle de la rue Bourbon et Esplanade, Nouvelle-Orléans.
Bois de toutes dimensions, de toutes qualités, Bardeaux, Lattes, Cèdre, Cyprès, Pin, Chêne, Noyer, Ormes, Frênes, Peuplier, Sycomore, Platane, Tilleul, Cerisier, Noyer, Chêne, Pin, Cèdre, Cyprès